

intérêt et non par curiosité que je vous interroge, et mon intérêt pour vous ne sera point stérile... Que vous a-t-on fait ? qu'avez-vous à craindre ? Parlez... je veux connaître les motifs de votre douleur...

—Madame, balbutia Gretchen, on ne m'a rien fait, à moi, et si je pleure, sans pouvoir m'en empêcher, c'est sur une infortune qui n'est pas la mienne.

—Ce que vous me dites, mon enfant, reprit madame de Randan, redouble la sympathie que vous m'inspirez... Il est bien rare et bien beau de prendre volontairement sa part du malheur des autres. Quelle est la personne dont vous partagez si vivement les souffrances ? un membre de votre famille sans doute ?

—Non, madame.

—Qui donc ?

—Une pauvre jeune dame bonne et belle comme les anges, et tellement à plaindre qu'il semble que le bon Dieu l'ait abandonnée... et pourtant, j'en suis bien certaine, elle n'a rien fait pour mériter tout ce qu'elle endure.

—Comment se nomme cette jeune dame ?

—La baronne de Lascars.

—La baronne de Lascars, répéta madame de Randan, il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu... de quel pays est la personne que vous appelez ainsi ?

—Elle est Française, madame.

—Française ! s'écria la duchesse, une compatriote !... Ma belle enfant, apprenez moi bien vite tout ce qui concerne madame de Lascars.

Gretchen ne demandait qu'à parler. Déjà elle commençait à éprouver vaguement l'espérance de voir cette grande dame, qui semblait si affectueuse, si compatissante, prendre sous sa protection la malheureuse veuve, et lui venir en aide d'une façon utile. Elle raconta rapidement ce qu'elle savait des souffrances de Pauline, la mort terrible de son mari, le dénuement absolu auquel elle se trouvait réduite, et la résolution cruelle prise à son égard par Otto Butler. Pendant le récit de la jeune fille, madame de Randan, très émue, ne pouvait retenir ses larmes.

—Ah ! s'écria-t-elle, lorsque Gretchen eut achevé, pauvre femme !... quelle situation !... mais c'est donc un être incapable de toute pitié que le maître de cette hôtellerie ! c'est donc un homme affreux !

—Je ne crois pas qu'il soit méchant, madame... répondit la jeune fille avec un peu d'hésitation, il ne fait de mal à personne, mais il aime l'argent plus que tout au monde, et, quand il craint de perdre quelque somme, il ne se connaît plus.

—Lâche et triste nature !... murmura la duchesse ; puis elle reprit à voix haute : madame de Lascars doit éprouver d'indicibles angoisses ; il ne faut pas qu'elle ait un instant de plus à souffrir, du moins du côté matériel de sa position... Je veux la rassurer sur l'avenir ; je veux lui dire, lui prouver surtout, qu'elle trouvera en moi une amie, une sœur... J'ai hâte de la voir... de l'embrasser. Conduisez-moi près d'elle, mon enfant.

—Ah ! s'écria Gretchen avec un transport qu'il lui fut impossible de réprimer, je tomberais à vos genoux si j'osais... j'embrasserais vos mains !... Dieu vous bénira, madame, pour ce que vous allez faire... il vous récompensera !

—La récompense du bienfait est dans le bien fait lui-même, mon enfant... répondit la duchesse, la main qui donne est une main heureuse... le riche est à plaindre plus que le pauvre, lorsqu'il menses, les joies presque divines de la charité ! Servez-moi de guide, et hâtons-nous, car chaque minute perdue est pour madame de Lascars une minute de souffrance imméritée. Gretchen conduisit la duchesse au deuxième étage de l'hôtellerie : elle l'introduisit dans la première pièce, et, après lui avoir montré la porte entr'ouverte de la chambre à coucher, elle resta discrètement en arrière. Madame de Randan franchit le seuil et s'arrêta près de Pauline dont nous avons signalé plus haut l'état de prostration absolue. Nous avons dit aussi comment la jeune femme, sortant de sa torpeur douloureuse, se crut le jouet d'un songe ou d'une vision en voyant devant elle la visiteuse inattendue dont le visage merveilleusement beau exprimait cette compassion tendre et caressante qui ne saurait causer de froissement, même à l'or-

gueil le plus ombrageux. Les premières paroles échangées entre Pauline et la grande dame sont connues de nos lecteurs. Lorsque la sœur de Tancred se fut nommée, madame de Lascars murmura :

—Vous me demandez de me confier à vous et de vous aimer, madame la duchesse... Eh ! comment ne pas vous aimer, vous qui venez me tendre une main secourable à l'heure où tout m'abandonne, ange de consolation que Dieu m'envoie au moment où j'allais désespérer.

—L'heure du désespoir ne reviendra jamais pour vous... répondit vivement la grande dame, je suis là désormais, et vous pouvez compter sur moi comme sur votre plus chère amie... Je n'ignore rien de ce que vous avez souffert... Je vous aimais déjà, madame, avant de vous connaître... maintenant que je vous ai vue, ma sympathie pour vous et mon intérêt n'ont plus de bornes... il me semble qu'un lien mystérieux nous unissait depuis longtemps... il me semble, en vous regardant, que je retrouve une part de moi-même... Je n'avais pas encore franchi le seuil de cette chambre, que je me sentais instinctivement sûre de trouver en vous une digne et noble femme... Mon instinct ne me trompait pas !... la beauté de votre âme resplendit sur votre visage... Soyez ma sœur, vous êtes pauvre, je le sais... tant mieux... moi je suis trop riche... je suis veuve comme vous. libre comme vous... ne nous quittons plus... je n'ai pour toute famille que ma jeune sœur, ou plutôt mon enfant chérie, et le marquis d'Hérouville, mon frère, un homme de cœur... un vrai gentilhomme... je les aime de toute mon âme, vous les aimerez comme je les aime, et d'avance je vous promets qu'ils vous le rendront largement. C'est convenu, n'est-ce pas, madame ?... Oh ! ni fausse fierté, ni fausse honte, je vous en supplie ! dites-moi que vous acceptez... dites-moi que vous voulez bien devenir ma sœur, et je serai une femme heureuse ; vous ne trouverez point en moi une ingratitude, et ma reconnaissance sera, comme ma tendresse, infinie.

La duchesse se tut. Que répondre à cette créature charmante et bonne, d'une charité si ingénieuse et si délicate qu'en offrant le bienfait, elle paraissait le recevoir. Il y avait, croyons-nous, qu'un seule réponse possible ; se jeter dans les bras de madame de Randan et l'embrasser avec effusion. C'est ce que fit Pauline. Entraînée par une impulsion irrésistible, elle appuya sur la poitrine de la duchesse sa belle tête d'une pâleur sublime, et elle sanglota contre le cœur palpitant de cette noble femme qu'un instant auparavant elle ne connaissait pas, et pour laquelle désormais elle se sentait prête à donner sa vie. Pauline sanglotait, avons-nous dit, mais dans ses larmes il n'y avait plus d'amertume. La pauvre enfant cessait de se voir isolée, perdue en ce monde ; elle se sentait aimée ; elle se sentait soutenue ; une main douce essuierait ses pleurs ; une voix caressante lui dirait : *Console-toi !* Madame de Randan, nos lecteurs le croiront sans peine, n'était guère moins attendrie que sa nouvelle amie ; elle pressait ses mains glacées ; elle couvrait de baisers sans le savoir, et d'une voix à peine distincte :

—Courage !... courage !... je suis là...

Cette scène de violente, mais douce émotion ne pouvait durer indéfiniment ; Pauline se calma peu à peu, et céda sans résistance à l'étreinte de la duchesse qui la fit asseoir et s'assit auprès d'elle, en lui disant :

—Mon amie, rien ne vous retient en cette ville, n'est-ce pas ?

—Oh ! non !... répondit la jeune femme avec une vivacité qui prouvait combien le séjour d'Aix-la-Chapelle lui était odieux.

—Dans ce cas, reprit la duchesse, nous partirons demain... Mon frère ne tient pas le moins du monde à passer deux jours ici... d'ailleurs il ne veut que ce que je veux, et j'ai hâte de vous ramener en France, de vous arracher aux tristes souvenirs qui s'attachent pour vous à chaque objet dans cette hôtellerie... Ma femme de chambre viendra tout à l'heure mettre un peu d'ordre dans vos bagages... Je vais ordonner au maître du Faucon-Blanc de vous préparer un autre logement près du mien. Ensuite je vous demanderai la permission de vous présenter mon frère, le marquis Tancred d'Hérouville. Vous l'aimerez, j'en suis

sûre... il est si bon ! personne ne peut le voir sans l'aimer.

## XV

Madame de Randan, rentrée chez elle, fit appeler Otto Butler. L'hôtelier se présenta sans retard, et prodigua, selon sa coutume, les plus humbles démonstrations du respect et le plus servile.

—Monsieur, lui dit la duchesse sévèrement et d'un ton hautain, votre conduite est indigne ! J'ai honte de penser que l'amour de l'or puisse faire ainsi descendre une créature humaine jusqu'aux plus bas degrés de l'inhumanité.

—Grand Dieu, madame la duchesse, s'écria l'ex-juif, qu'ai-je donc fait de si criminel ?

—Vous avez oublié les égards que tout homme qui se respecte doit à une femme, à une femme malheureuse !... Vous avez été lâche et cruel avec la baronne de Lascars, ma compatriote.

—Madame la duchesse ignore sans doute que la baronne de Lascars se trouvait dans l'impossibilité de me payer... murmura l'hôtelier confus.

—Était-ce une raison pour agir avec brutalité comme vous l'avez fait ? reprit madame de Randan ; était-ce une raison pour chasser de votre hôtellerie cette noble femme ? pour la dépouiller sans pitié du peu qu'elle possède ? Voulez-vous donc la réduire à mendier ou à mourir de faim ?

—Oh ! je ne suis pas riche, madame la duchesse, répliqua l'ex-juif, et s'il me fallait loger et nourrir gratuitement tous les voyageurs sans ressources, je serais bientôt réduit moi-même à la plus extrême misère... Chacun est bon juge dans sa propre cause, et chacun connaît ses affaires. Je ne me crois pas plus méchant qu'un autre, mais j'aime peu perdre mon argent ; beaucoup de gens me ressemblent sous ce rapport, et d'ailleurs.....

La duchesse interrompit l'hôtelier par un geste impérieux qui fit expirer sur ses lèvres la parole commencée.

—En voilà trop long ! dit-elle. Combien vous est-il dû ?

—Voici la note de madame la baronne de Lascars.

La grande dame jeta les yeux sur le total écrit au bas de la pancarte que lui présentait le ci-devant juif.

—Payez-vous, continua-t-elle en laissant tomber dédaigneusement un billet de banque sur le tapis. Otto Butler se précipita pour ramasser le précieux chiffon.

—Je vais rapporter à l'instant même à madame la duchesse la note acquittée et la monnaie du billet de banque, dit-il ; madame la duchesse a-t-elle des ordres à me donner ?

—Oui. Faites préparer pour madame de Lascars un appartement à côté du mien.

—Ce sera l'affaire d'une demi-heure, tout au plus.

—Présentez à madame de Lascars vos très humbles excuses de votre conduite à son égard, et tâchez qu'elle daigne agréer ces excuses.

—Je n'y manquerai pas, madame la duchesse.

—Enfin veillez à ce que, pendant son séjour dans cette maison, chacun lui témoigne le même respect qu'à moi-même.

—Madame la duchesse peut être tranquille à cet égard... elle sera scrupuleusement obéie.

—J'y compte.

Otto Butler quitta l'appartement du premier étage, et quelques minutes après son départ, le marquis d'Hérouville, revenant de sa promenade matinale, frappait à la porte de sa sœur.

—Mon cher Tancred, lui dit-elle, je vais t'apprendre une grande nouvelle.

—Ta figure est joyeuse, donc la nouvelle n'est pas mauvaise, répondit le marquis en souriant.

—Elle est excellente ! Je viens d'avoir la joie de faire une bonne action, et je t'en réserve la moitié.

—Une bonne action... répéta Tancred, il me semble que c'est ta coutume ; et tu pourrais chaque jour, chère sœur, me donner semblable nouvelle. Tu me gardes ma part, dis-tu ? J'accepte de grand cœur et je te remercie. Apprends-moi bien vite de quoi il s'agit ?

—D'une compatriote, d'une pauvre jeune femme bien à plaindre, bien intéressante, veuve d'un gentilhomme qui s'est suicidé cette nuit.

—Le nom de ce gentilhomme ? demanda Tancred.